

Jacques Cortès  
Président du GERFLINT



Le monde ne marche que par le malentendu.  
C'est par le malentendu universel que tout le monde s'accorde.

Baudelaire (*Mon cœur mis à nu XLII*)

*When two violent fires meet, they consume the object that feeds their fury*  
William Shakespeare (*La Mégère apprivoisée*)

**Résumé :** Jacques Cortès évoque l'ancienneté et l'étroitesse des rapports que l'Angleterre et la France ont entretenus et continuent d'entretenir depuis un bon millénaire. Il voit dans cette longue durée l'explication subtile de ce qu'un ouvrage récent appelle « la mésentente cordiale », formulation qui, selon lui, ne fait que souligner la chaleur des sentiments entre deux nations cultivant volontiers - sous une façade réciproque de raillerie piquante, vive et même mordante - une causticité spirituelle qui lui semble de très bon aloi. Plaisanterie, dérision, satire et sarcasme ne sont donc rien d'autre que la face visible du respect et de l'admiration qu'inspirent à chacun les différences de l'autre.

Dans une deuxième partie, l'auteur envisage de près la question linguistique sous l'aspect bien précis de l'apprentissage « sonore » de l'anglais par un francophone. C'est une épreuve de longue haleine car, si l'anglais est relativement simple pour un francophone du point de vue grammatical et lexical, il en va différemment de la perception auditive et de la production de ses phonèmes, intonations et « musique » qui constituent autant d'obstacles pour les francophones de souche. Bien évidemment, la réciproque est vraie.

**Mots-clés :** causticité, admiration, perception auditive, élocution

**Summary:** Jacques Cortès evokes the long and close relationship that England and France have maintained and expect to maintain for centuries to come. He sees in this long-term relationship a subtle explanation of what a recent book called “friendly disagreement”, wording which, according to him, only serves to underscore the warm feelings between two nations enjoying - under the guise of piquant raillery - a caustic spirituality that seems very tasteful to him. Joking, mockery, satire and sarcasm are therefore nothing more than the visible face of the respect and admiration inspired by each other's differences.

In the second part, the author examines the way that a Francophone learns oral English. This is a long and exacting task, because if learning English is relatively simple for a Francophone when it comes to grammar and lexicon, the same is not true for auditory perception or the production of phonemes, intonation and “music”, all formidable barriers to a French-speaking person. Of course, the converse is equally true.

**Keywords:** causticity, admiration, auditory perception, elocution

## Préambule

*Je me suis plongé, pour préparer cette communication, dans l'Histoire de nos deux pays, et j'ai découvert, avec étonnement et amusement, l'étroitesse des relations qui les ont unis pendant des siècles, au point que l'Angleterre et la France, alternativement, sont allées jusqu'à être confondues sous le même sceptre, au gré des mariages, des assassinats ou des guerres les plus mémorables. Cette fusion des deux pays a même été de nouveau envisagée au tout début de la deuxième guerre mondiale, dans un projet préparé par Jean Monnet (le futur inspirateur de la CECA) et le Foreign Office anglais, mais considérée comme une utopie, tant par Winston Churchill que par De Gaulle. Rappeler ici cet épisode est toutefois un bon indicateur de l'attirance réciproque très ancienne de deux nations séparées par ce fleuve intérieur qu'a toujours été et reste plus que jamais la Manche.*

*Entre la fameuse bataille de Hastings (14 octobre 1066) qui permit au Duc Guillaume de Normandie, Vassal du Roi de France, de conquérir l'Angleterre, et celle de Waterloo (18 juin 1815), qui permit à l'Angleterre et à ses alliés coalisés de vaincre l'empereur Napoléon<sup>2</sup>, on peut dire, sans grande exagération, que, si la rivalité la plus vive a opposé les deux pays pendant 800 ans, c'est sans doute moins par ce qui les sépare que par le désir toujours contrarié qu'ils ont l'un de l'autre.*

## I. L'ennemi préféré

L'entente cordiale signée en avril 1904 mit un terme à un antagonisme tenace entre la France et l'Angleterre qui, chacune, considérait l'autre pays comme son principal ennemi, aussi bien pendant la période féodale (débouchant sur la guerre de Cent Ans) que pendant presque tous les siècles suivants jusqu'en 1815 et même, plus exactement, jusqu'aux incidents de Fachoda, en 1898, qui frôlèrent la déclaration de guerre.

Le principal ennemi, en effet, c'est l'ennemi préféré, celui qu'on tient à gloire suprême de vaincre et dont on a besoin précisément pour se convaincre soi-même de sa propre force et de son génie confrontés à ceux d'un adversaire auquel on fait l'hommage de le considérer comme redoutable. Les guerres sont finies aujourd'hui, mais le Tournoi de Rugby des Six Nations est le nouvel exutoire de cette vieille rivalité. Jamais plus grande allégresse, dans le Royaume Uni, que lorsqu'une équipe locale (Angleterre, Écosse, Irlande ou Pays de Galles) vient à bout de ces gens que nos chers amis canadiens, toujours bien frottés d'huile anglophile, appellent « les maudits Français ». En dépit d'une réconciliation maintenant vieille de plus d'un siècle, les séquelles de cette historique inimitié - quoique fortement atténuées - sont donc encore là et défrayent assez régulièrement une chronique que, de part et d'autre du Channel, on a le bon goût de trouver amusante. Les Français et les Anglais ont une évidente sympathie les uns envers les autres, mais ce sentiment n'exclut pas quelques réserves dans deux domaines que je survolerai ici : les comportements politiques et sociaux et la langue.

## II. L'éternel problème des comportements

Parlons en préambule des stéréotypes de base, ceux que l'on peut trouver dans le discours quotidien de Monsieur-Tout-le-Monde, en Angleterre comme en France. Pour « Monsieur Smith » interrogé dans la rue à brûle-pourpoint, il ne ferait pas de doute

que les Français sont « probablement à jamais agressifs et arrogants ». Dans la même tonalité, pour « Monsieur Dupont », son homologue hexagonal, les premiers mots qu'il prononcerait en parlant des Anglais - sous la seule réserve qu'il ne soit pas membre du Club, très fourni en France, des admirateurs inconditionnels de tout ce qui est anglais - auraient certainement trait à la « perfidie et à l'hypocrisie ».

Afin de me protéger de l'accusation de fauteur de trouble agressif et arrogant, je m'empresse de dire que je ne fais là que citer un ouvrage savant écrit il y a une dizaine d'années (chez Grasset/ Le Monde) par une anglophile convaincue, Madame Christine Geoffroy (désormais CG), agrégée d'anglais et docteur en études anglaises enseignant, à l'époque, à l'Université de Troyes. Je ferai encore usage de son livre dans la suite de mon propos, et je signale que la citation que je viens de faire est tout simplement empruntée à la quatrième de couverture de cet ouvrage au titre très original : *La mésentente cordiale, Voyage au cœur de l'espace interculturel franco-anglais*, (donc exactement le thème de notre colloque).

### a) Les gros calibres comportementaux

Les Anglais sont-ils des Européens comme les autres ? A certains égards oui. Si un « Anglais de souche » - ayant commis un délit en France - parvenait à fuir, les témoins éventuels diraient que le malfaiteur était un individu de type européen et donneraient des détails sur son âge supposé, son habillement et sa corpulence. Il pourrait donc se couler anonymement dans la foule locale. C'est donc ailleurs qu'il faut rechercher d'éventuels traits distinctifs.

Il est possible que l'on n'ait pas posé la bonne question qui pourrait être, par exemple : « est-ce que les Anglais se considèrent comme de vrais Européens ? » Je n'ai fait aucune enquête à ce sujet car je devrais évidemment, pour répondre à une telle question, me lancer résolument dans une recherche visant à déterminer l'image (épiphénoménale) que le Britannique de base se fait de l'Europe et des Européens en général, des Français en particulier.

En dehors de toute donnée chiffrée, je me bornerai à noter trois faits qui paraissent bizarres à tout Français de base. Pour bien comprendre la position de ce dernier, je vais inverser les rôles et culpabiliser non pas les Anglais mais les Européens dans les trois questions qui suivent :

- 1) Pourquoi les Européens du Continent, dans leur totalité, s'obstinent-ils à avoir leur volant à gauche pour rouler à droite alors que les Britanniques, eux, ont leur volant à droite pour rouler à gauche ?
- 2) Passons aux mesures. Pourquoi les Européens n'adoptent-ils pas les unités anglaises qui sont tellement amusantes ? Si je faisais un petit sondage dans la salle pour savoir quel est le poids en grammes d'une once, la longueur exacte en cm d'un pied, en mètre cube d'un *cubic foot*, en litres d'un gallon anglais, ou, plus finement encore, d'un gallon américain... je suis sûr que je sèmerais le trouble dans l'ensemble de tous les pays ici représentés.
- 3) Enfin, si je me risque à évoquer la monnaie, pourquoi, au lieu d'inventer l'euro, n'a-t-on pas adopté la livre sterling ? C'était si simple ! Les Anglais sont formels sur ce point. Pas question d'abandonner la livre sterling dont un journaliste français dit qu'elle reste pour eux « la seule unité monétaire valable, quittes à avaler des couleuvres qui ont la taille de boas constrictors ».

David Cameron, le très honorable Premier Ministre conservateur actuel reste, comme tous ses prédécesseurs, très clair sur ce sujet puisque lors de sa campagne il a dit avec force : « *Nous travaillons de façon constructive avec l'UE, mais nous ne transmettrons pas d'autres domaines de pouvoir et nous ne rejoindrons jamais l'euro* ».

## b) La mitraille comportementale

Sur les trois gros calibres que je viens d'évoquer, il est possible que je me sois montré injuste envers nos amis anglais. Je leur présente donc humblement mes excuses les plus sincères car il n'était pas dans mes intentions de les blesser le moins du monde. A vrai dire, je me demande même si ces excuses sont nécessaires car je présume que je n'ai pas ébranlé leur solide ego. Tout au plus puis-je nourrir l'espoir de les avoir amusés. Le *self control* des Anglais goûte fort notre persiflage très français. Ils y voient la preuve évidente de notre tempérament inutilement belliqueux, bien symbolisé par notre totem national, le coq, « seul animal au monde, disent-ils avec humour - capable de chanter avec les pieds dans la m... ».

C'est pourquoi je pense qu'il faut envisager les choses de façon beaucoup plus fine pour mieux comprendre sinon lever les malentendus susceptibles d'engendrer des conflits entre deux peuples paradoxalement aussi distincts spirituellement que proches historiquement et géographiquement. Nous devons pour cela faire l'effort d'entrer dans ce qu'on appelle l'ethnographie de la communication, donc, pour vivre un peu dans le domaine de l'autre, chausser ses lunettes psychologiques et sociologiques, intérioriser ses comportements en tentant l'effort colossal de répudier notre propre culture pour comprendre comment et pourquoi l'Anglais fonctionne comme-ci ou comme-ça.

La chose n'est pas facile car, comme l'explique lumineusement et abondamment CG, nous tentons de comprendre l'autre à partir d'une base culturelle fort ancienne nourrissant notre langue elle-même qui a engendré, en mille ans d'histoire au bas-mot, des habitus qui nous collent à la peau et à l'esprit. Et finalement, l'affirmation de Todorov (CG, p. 19) disant que « *les jugements (portés) par les nations les unes sur les autres nous informent sur ceux qui parlent, non sur ceux dont on parle* » est parfaitement vérifiable, ne serait-ce que par l'excès même de ces jugements à l'emporte-pièce, servant mutuellement d'alibi aux antagonismes les plus divers, comme le souligne fortement Jacques Demorgon quand il écrit : « *les racines de nos conduites d'aujourd'hui se sont constituées au voisinage des conduites adaptatives d'hier* » (CG, ibid.).

Les jugements que nous formons sur les peuples avec lesquels nous entrons en contact sont ainsi « traversés de dimensions multiples » (Pierre Nora cité par CG, p. 36) qui ne sauraient se réduire - pour ce qui concerne le sujet-même de notre rencontre - à des considérations superficielles limitées à « l'arrogance » pour les Français et à la « perfidie » pour les Anglo-Saxons. La vérité, décidément, est ailleurs que dans ce vocabulaire prurigène.

## c) Pragmatisme et théorisme

On a l'habitude, un peu plus sérieusement, d'opposer le pragmatisme anglais au théorisme français. C'est déjà beaucoup plus convaincant, même si la distinction, du

point de vue philosophique (au sens large de communication) est peu satisfaisante car les deux concepts ne s'excluent pas totalement l'un l'autre, loin s'en faut. Ceux qui la font, en effet, se trouvent contraints dans leur préférence même. Ils ont donc fortement tendance à sublimer le pragmatisme anglais qui devient une vertu majeure, notamment, par exemple, dans le domaine des relations de travail au sein d'une entreprise ou dans celui des négociations les plus diverses au niveau diplomatique ou économique international.

*A contrario*, les mêmes, souvent des Français convertis aux méthodes de travail anglaises, n'ont pas de critiques assez fortes pour déplorer un théorisme français qu'ils estiment coupé des réalités et trop propice à des débats interminables dans des réunions inconsistantes ne débouchant sur rien de concret. Il est, dit-on, « très anglais » de considérer qu'une réunion de service ne doit pas dépasser une heure, et « très français » de doubler, voire de tripler ou même de quadrupler cette durée.

Dès lors, les Anglais seraient crédités d'être calmes, pondérés, précis, concrets ; et les Français dénoncés comme d'irascibles bavards pointilleux, coupant les cheveux en quatre en ayant constamment la tête près du bonnet. Si l'on réduit cela à l'équation minimale, on trouve donc, d'un côté la sagesse britannique du lion superbe et généreux et de l'autre la légèreté caquetante du gallinacé instable et jaloux.

Rassurons-nous, les partisans du théorisme ne sont pas en reste en matière d'ironie et ils ont, eux aussi, des formules lapidaires pour dénoncer un pragmatisme anglais qu'ils considèrent comme l'indice incontestable d'une démission intellectuelle, d'une haine de la pensée, et même, plus amusant encore, comme l'indice d'une « peine à jouir intellectuellement », car au fond, pour eux, le réalisme n'est rien d'autre que ce qu'on dit sans être contredit par la réalité la plus immédiate. Il désignerait donc une tendance à avoir une vue superficielle des faits que l'on observe sans se préoccuper d'en dépasser la surface à court terme ou, à plus long terme, d'en prévoir les évolutions possibles.

Comme on dit, « le papier ne refuse jamais l'encre », et l'on pourrait diversifier les situations d'observation pour conclure que la sagesse serait plutôt du côté anglais. Comme je suis à Londres, j'aurai le *fair play* et la délicatesse de le penser aussi en nuancant peut-être mon jugement avec Oscar Wilde estimant - et Dieu sait qu'il avait bien des raisons de le faire - que « la vérité est rarement pure et jamais simple ».

### III. Encore, toujours et plus que jamais, la question linguistique

*L'Histoire de France commence avec la langue française -*

*La langue est le signe principal d'une nationalité*

Edmond Michelet

*En France, où l'on brille par la parole, un homme qui se tait, socialement se tue.*

*En Angleterre, où l'art de la conversation consiste à savoir se taire, un homme brille par son côté terne*

Pierre Daninos

*En France, tout finit par des fleurs de rhétorique*

Louis Aragon

Je n'ai fait qu'effleurer volontairement le domaine des comportements car le temps m'est compté, et surtout parce que je tiens vraiment à développer un peu la question linguistique que j'ai eu déjà l'occasion d'aborder l'an dernier à Cracovie,<sup>3</sup> dans une situation analogue.

On accuse souvent les Français d'être trop attachés à la défense, illustration et diffusion de leur langue. Ce reproche est assez mal venu mais procède aussi d'une mauvaise analyse de la situation globale des langues dans le monde et surtout de l'importance - si difficile soit cet exercice - de diversifier largement leur apprentissage. Je bornerai mon commentaire à trois idées très simples.

### **Première idée : apprendre une langue - difficulté énorme**

Aucune langue n'est d'apprentissage facile (permettez-moi ce truisme), ni dans son expression et son audition orales, ni dans sa représentation symbolique par l'écriture. L'apprentissage de toute langue nécessite donc une longue et complexe étude soutenue, enrichie et entretenue par une constante pratique. S'agissant de la langue anglaise pour un francophone, ou de la langue française pour un anglophone, un des obstacles d'apprentissage majeurs est de nature auditive et articulatoire. Le Français entend très mal l'anglais et il le parle, même à un niveau de connaissance élevé, de façon tout à fait zézayante, sur un mode rythmique qui correspond assez mal à la scansion britannique (pour des raisons claires je ne développerai pas ce point mais je dirai que les problèmes d'un Anglais pour l'apprentissage du français sont strictement du même ordre, donc ni plus ni moins graves).

Le phrasé, je veux dire la musique et le rythme de la langue si vous préférez, ne sont pas du tout les mêmes en français qu'en anglais. Jean-Jacques Rousseau, dans son *Essai sur l'origine des langues* (1781) (mais j'emprunte cette citation à CG (p. 15) faisait la remarque pertinente suivante : « Pour savoir l'anglais, il faut l'apprendre deux fois, l'une à le lire et l'autre à le parler » et cela, disait-il, parce que l'étranger qui apprend l'anglais « n'aperçoit aucun rapport entre ce qu'il voit et ce qu'il entend ». Si Rousseau avait été un peu plus vigilant, il aurait pu dire exactement la même chose pour l'apprentissage du français par un Anglais. N'insistons pas.

Il suit de cela que le mythe de l'anglais facile, considéré un peu partout dans le monde comme une *Koiné*, c'est-à-dire comme une langue commune se superposant à toutes les autres pour le plus grand bien de la communication internationale, est donc une utopie dont les effets dévastateurs sont déjà ressentis par tous les Terriens qui réfléchissent, à commencer par les Anglais eux-mêmes qui, en dépit de leur flegme, de leur pragmatisme et de leur sens élevé de l'humour, ne peuvent pas entendre d'une très bonne oreille, l'évolution de l'anglais de la Reine vers un statut communicatif autorisant des échanges, certes - et en cela on ne peut que se réjouir - mais à un niveau codique s'orientant de plus en plus vers un sabir, savoureux comme tous les sabirs, mais sans gloire.

Ce qu'il faut savoir, en effet - et on le sait depuis longtemps déjà - c'est que l'expression vocale d'une langue met en jeu des faits purement musculaires. L'appareil phonateur, en effet, est d'abord composé de muscles qui fonctionnent dans le cadre défini par certaines habitudes articulatoires. Ce fait est tellement fort que certains phonéticiens du siècle dernier ont voulu voir dans les habitudes phonétiques d'une collectivité d'individus,

une illustration des fameuses lois génétiques de Mendel. En d'autres termes, pensaient-ils, si les groupes humains présentent des différences d'articulation considérables, c'est tout simplement parce qu'il y a entre eux des différences anatomiques.<sup>4</sup> Si je vous dis cela, c'est pour enfoncer le clou qu'il n'y a pas de langue facile, même et surtout au niveau concret des inventaires les plus brefs comme le sont les systèmes consonantiques et vocaliques de toutes les langues du monde. Notons au passage que les théories de ce type - florissantes entre les deux guerres mondiales du siècle précédent - étaient d'autant plus dangereuses qu'elles pouvaient conforter les doctrines racistes si prisées à l'époque.

### **Deuxième idée : réduire massivement les langues étudiées à une seule est un risque énorme de perte d'humanité**

A certains égards, mais sans aller jusqu'au même degré de gravité, on peut dire que les doctrines - très en vogue actuellement - prônant un monolinguisme universel, procèdent, mais de façon plus subtile, de la même veine discriminatoire. Mettre en péril la diversité des langues relève d'une politique d'inspiration raciste (et je pèse mes mots) évidemment détestable. Quand vous classez les langues, vous classez les cultures qui vont avec, donc vous classez hiérarchiquement les peuples.

Essayons de voir les choses avec un peu d'humour. Reprenons pour cela le mythe de Babel. Quand Dieu détruisit la fameuse tour où les gens parlaient une langue unique et les dispersa aux quatre coins du monde en brouillant les codes de communication linguistique, ce ne fut pas, contrairement à l'histoire que nous raconte la Genèse, pour frapper de malédiction l'ambition de ses propres créatures, sauf à considérer que Dieu ait pu se montrer aussi borné culturellement qu'un économiste ou un Ministre des finances contemporain. Non, la dispersion géographique et linguistique des Babéliens en rivalité avec le ciel, ne peut avoir eu d'autre visée que de les rendre moins stupides, moins bloqués sur un savoir refermé sur une seule langue-culture dès lors condamnée à une obsolescence rapide. Disons que Dieu n'a pas eu peur d'autre chose que du mortel ennui qu'aurait pu engendrer sur terre le monolinguisme. Il a donc facétieusement détruit le château de sable qu'était la Tour de Babel d'où ne montait vers lui que le babil fastidieux d'individus bornés, sans esprit, sans humour et sans charme. Quel plus noble challenge que d'amener des hommes perclus de certitudes à tenter l'effort de sortir d'eux-mêmes pour comprendre (quelle qu'en soit la difficulté) leurs voisins parlant une autre langue que la leur et contemplant le monde avec un autre regard ? Facétie divine, certainement, mais j'ajouterai l'essentiel en disant que Dieu, s'il existe, ne doit manquer ni d'humour ni de suite dans les idées, ni surtout d'amour. Après tout, le multilinguisme et le multiculturalisme, qu'est-ce donc sinon l'humanisation, complétant le simple brouillon de l'hominisation des premiers âges ? Il faut donc faire comme Dieu, détruire une nouvelle fois Babel, relancer la diversité des langues et des cultures, redonner sens et saveur à une humanité proche de l'asphyxie à force de ne plus savoir parler, chanter, penser, faire du sport, du commerce et même l'amour dans une seule langue sans racines dans la vie de celui qui la parle.

### **Troisième et dernière idée : nécessité du concept galissonien de langue-culture**

La maîtrise d'une langue, qu'elle soit maternelle, étrangère ou seconde, n'est pas le gage suffisant d'une bonne communication. Apprendre une langue étrangère, d'accord. Que cette langue étrangère soit prioritairement l'anglais, pour des raisons conjoncturelles,

mille fois oui, mais cela une fois posé, n'oublions pas que la langue anglaise, comme la plus belle fille du monde, ne peut donner que ce qu'elle a, c'est-à-dire, pour tous ceux qui l'utilisent aux quatre coins de la planète, un code de communication qui ne peut être que rudimentaire pour tous ceux qui ne sont pas anglophones de souche. Coupé de l'univers culturel enfoui dans sa propre langue maternelle, on devient ce locuteur maladroit, hésitant, cherchant ses mots et ne les trouvant pas toujours parce que l'on ne peut être aussi naturel et clair dans une langue étrangère artificiellement mise en place sur le tard et procédant d'une vision du monde qui n'est pas la sienne. Bilinguisme bien imparfait, qui peut même être traumatisant, celui, par exemple, dont parle François Cheng : « *un abîme se creuse au milieu de mon être : une langue que je possède mais dont je ne me sers pas, cependant que je suis possédé d'une autre langue, présente, qui trace en moi des limites que je sens ne jamais pouvoir franchir* ». <sup>5</sup>

### S'il faut conclure

Ralf Waldo Emerson, le célèbre essayiste, philosophe et poète américain, dans son livre (*Anatomie des Anglais*, 1856), écrivit après un séjour en Europe qu' « *il y a un type de héros anglais qui est supérieur au héros grec, italien ou français* » (p. 142). Et il donna les raisons de cette supériorité des Anglais : « *Grâce à leur puissance intellectuelle supérieure, ils n'empruntent pas les langues des races au milieu desquelles il leur arrive de vivre, mais ils leur imposent la leur. (...) Ils exercent leur prosélytisme chez les autres, mais ne l'acceptent pas des autres. Ils assimilent les autres races mais ne se laissent pas assimiler par elles* ». Avec toute la considération qu'inspire l'œuvre d'Emerson, disons qu'un tel discours ne passe plus vraiment la rampe au XXI<sup>ème</sup> siècle, même si certains *English Traits* relevés par l'essayiste américain conservent une certaine pertinence.

Ce qui m'a frappé, en travaillant sur « l'espace interculturel franco-anglais », c'est le sentiment très net que les rapports entre les habitants des deux rives de la Manche ne sont plus négatifs qu'en apparence dans la mesure où, de part et d'autre, l'humour colore plus que jamais les échanges. Petite preuve récente avec Tony Blair. Dans la traduction française de ses *Mémoires* publiés l'an dernier (800 pages), il commence par une phrase bien sympathique : « *J'adore la France* ». Mais il ajoute facétieusement : « *Et plus surprenant peut-être pour un Britannique, j'aime les Français* ». Faut-il comprendre que les Britanniques dans leur majorité n'aiment pas les Français ? Au tout premier degré du discours, certainement. Mais ce trait d'humour est en fait, au deuxième degré, un hommage rendu au lecteur français que l'on se permet de titiller car on est sûr, de sa connivence, de son esprit, de son sens de l'humour et donc de son amitié. L'anatomie des relations culturelles entre Britanniques et Français reste ainsi, traditionnellement en somme, sur le mode apparent d'une mésentente de surface appelant volontiers le cliquetis des mots comme jadis celui des épées, mais cette mésentente, comme le dit fort spirituellement Christine Geoffroy dans le titre même de son livre, est de plus en plus cordiale. Qu'il en soit donc ainsi<sup>6</sup> dans les siècles à venir!

### Notes

<sup>1</sup> Texte d'une conférence prononcée à l'Ambassade de France à Londres, en mai 1971.

<sup>2</sup> « Qui aime bien châtie bien » (vieux aphorisme). Le sort réservé par l'Angleterre (et par l'Angleterre seule) à Napoléon (placé, sous la tutelle bureaucratique et mesquine de Sir Hudson Lowe, à Sainte Hélène, petite île volcanique de 122 km<sup>2</sup> située au milieu de l'Océan Atlantique à 1930 km des côtes africaines et à 3500 km des

côtes brésiliennes) dit assez la peur, la méfiance et la haine (passionnelle) qu'inspirait à ses géôliers le vainqueur d'Austerlitz. Même les Anglais eurent honte de la dureté du traitement infligé à l'Empereur français auquel son titre monarchique gagné de haute lutte (comme aux temps anciens de la chevalerie) fut même dénié par son gardien farouche qui ne voulait voir en lui qu'un Général, donc nullement le représentant sacré de la France vaincue sur le champ de bataille. Le savoir-vivre eût été de ne pas ajouter à l'exil l'affront de l'irrespect pour le symbole que demeurait, malgré tous ses défauts, Napoléon.

<sup>3</sup> Conférence prononcée à Cracovie le 7 juin 2010 et publiée dans *Synergies Monde méditerranéen*, n° 1, pp. 157-71

<sup>4</sup> On trouve ce type d'argument en 1933 chez le grand comparatiste indo-européaniste, Maurice Grammont. Les occlusives germaniques, selon lui, étaient tellement particulières qu'il voulait qu'elles fussent articulées à glotte ouverte alors que toutes les occlusives du monde, comme le montraient pourtant, depuis plusieurs années, la radiographie, sont bien articulées à glotte fermée. On trouve également ce type d'argument au Japon, chez Aikitu Tanakadate qui écrivait en 1936 que les différences au niveau des perceptions sonores « tiennent aux particularités des organes articulatoires et auditifs ».

Quelques brèves indications pour mieux situer les faits dans le temps : Maurice Grammont (1866-1946) est un linguiste comparatiste indo-européaniste, spécialisé en phonétique et en dialectologie. Son *Traité de Phonétique* publié en 1933 chez Delagrave connut un très grand succès. Aikitu Tanakadate est un grand linguiste japonais de la même époque. Il a publié un texte célèbre : *La phonétique japonaise au point de vue phonologique et son application à l'orthographe nationale* dans le Tome 8 du n° 1 du Bulletin de la Maison Franco-Japonaise où se trouvent également rassemblés les textes de Oreste Platner portant sur une *Étude historique du vocalisme de l'ancien japonais*, et surtout ceux de Henri Frei : *Monosyllabisme et polysyllabisme dans les emprunts linguistiques (avec un inventaire des phonèmes de Peking et Tokyo)*. Comme on le voit, la phonétique et la phonologie étaient alors des thèmes majeurs.

La démolition de la théorie des différences anatomiques entre individus de langue et culture différentes a pourtant ignoré les travaux de V. E. Negus : *The mechanism of the larynx* publiés à Londres, chez Heinemann, en 1929, donc bien avant ceux de Grammont et de Tanakadate. Ils furent redécouverts par François Falc'hun, Professeur à l'Université de Rennes, qui publiera, en 1950, dans *les Annales de Bretagne*, vol. 57 (194 p.) une synthèse des idées de Negus éliminant définitivement les hypothèses de Grammont et de Tanakadate. Ce qu'il faut retenir de cette longue controverse, c'est l'immense difficulté que présente - pour quiconque - la maîtrise phonétique d'une langue étrangère. Aucune langue, y compris l'anglais, n'est d'apprentissage facile, et tout spécialement en ce qui concerne son articulation et son audition, sans parler du reste. La théorie du tout-anglais est donc parfaitement chimérique.

<sup>5</sup> François Cheng (1985), « Le cas du chinois ». In Abdelkader Khatibi (dir.), *Du Bilinguisme*, Paris, Éditions Denoël : 232.

<sup>6</sup> L'humour, hélas, n'est pas ce qui gouverne le monde actuel. Les procès pour cause de xénophobie, de racisme, de mécréance... sont monnaie courante. Avant de savoir parler, apprenons à rire un peu des autres et surtout de nous-mêmes, sous peine de devenir le clone de Jorge de Burgos d'Umberto Eco (*Le nom de la Rose*).